

XXI PREMIO DE TRADUCCIÓN

FRANCISCO AYALA

À la poste, on me tendit un paquet grossier, attaché avec une ficelle de récupération, des nœuds à n'en plus finir. Il y avait des timbres du Sénégal, tête de Président et pileuse de mil. J'ai coupé la ficelle et dans les pages du *Soleil*, il y avait une poche en plastique « Chez Diam, épicerie fine ».

Une certaine Maïmouna Bâ m'envoyait les papiers de mon ami Michel Coche, disparu deux mois auparavant du côté de Matam, au Sénégal, avec sa montre brisée enveloppée dans une page du quotidien où étaient annoncés le championnat de lutte à Foundiougne et l'inauguration de l'école Léopold Senghor à Kaolack. Dans un morceau de Guinée, il y avait le journal de Michel, ses notes, les fièvres de ses dernières années. Il y avait plusieurs mois que j'étais sans nouvelles de lui et, étrangement, lors de son dernier départ il m'avait remis des textes sous forme de carnets. Sur la couverture il avait écrit au feutre : « Le vent prend naissance à Matam. » Il m'avait semblé las et je retiens encore ce qu'il m'a dit en partant : « Mon impuissance me pèse, trop de colères inutiles, de tendresses inexprimées. Il y a toutes ces volontés inachevées, ces désirs étouffés, ces courbes imparfaites. Comment improviser sa vie dans la méthode ? » On avait trouvé mon adresse au dos d'une enveloppe que j'avais envoyée à Michel, poste restante, à Bakel. Dans une lettre malhabile, une écriture scolaire m'expliquait que mon ami était mort d'épuisement d'avoir voulu se battre contre un vent fou. Cette Maïmouna me donnait quelques fragments de leur rencontre et finissait ainsi sa lettre : « Michel courait après le vent pour le dompter. Il l'a rendu furieux et le vent l'a tué. Je possède encore des lettres de lui très "gâtées" qui finiront poussière si je les touche et d'autres avec des taches de pluie. »

Je suis allé là-bas, du côté de Matam. Je connaissais déjà les bords du fleuve, pour les avoir abondamment filmés lors d'un tournage sur l'esclavage et le commerce de l'ivoire au XVIII^e siècle. Je ne sais pas ce que Michel était venu foutre ici, une bourgade sur les falaises de sable avec des ruelles en rônier. Je le saurais plus tard. Il n'y a rien à Matam que du sable et un soleil qui boit la moindre goutte d'eau. *Matama*, payer comptant, c'est ce qu'exigeaient les guerriers peuls qui venaient vendre leurs esclaves, razziés dans les lointains villages de Guinée. Michel aussi avait payé sa folie comptant. Il aimait le fleuve, il le connaissait, de Bakel à Saint-Louis, mieux que n'importe quel piroguier. Il était l'enfant blanc du Fouta Toro, l'ami des Toucouleurs et des Sarakolés, mais son coin favori était Podor, avec ses bâtisses coloniales, ses maisons de marchands, les grands arbres qui balancent leurs branches dans les eaux du fleuve, les enfants qui jouent sur les quais abandonnés où les racines s'insinuent entre les pierres et auxquels s'amarraient autrefois les gabarres et le brigantin de la Compagnie du Sénégal. Une flottille de pirogues les accompagnait comme des poissons-pilotes pour récupérer les miettes. Personne n'est innocent. Pas même moi, disait-il.

Il restait assis à imaginer ce que devaient être ces convois qui profitaient de la décrue pour remonter le fleuve, à la voile, sous vent d'ouest, jusqu'à l'île au morfil, et plus tard jusqu'à Matam et Bakel, pour l'or et les esclaves. Sans vent, on tirait les ancres loin devant et les nègres halaient les navires jusqu'aux tridents. Trois mois de galère pour tous et retour avec la crue. Les Arabes harcelaient les bateaux, pillaient ou réclamaient des droits exorbitants. Michel avait souhaité que je fasse un film sur ces temps où la cavalerie maure impressionnait celle de la France, où l'hérésie des hommes blancs n'avait pas d'horizon. Il avait vécu ici avec les tourterelles du désert, sous les acacias et dans les eaux du Djoudj qui descendaient vers la langue de Barbarie et le grand Atlantique. Il y revenait souvent et, cette fois, il y était resté. Quand je suis arrivé à Matam, il faisait nuit.

Bernard Giraudeau, *Les Dames de nage*, Métailié (2007)

Organizan:



FACULTAD
DE TRADUCCIÓN
E INTERPRETACIÓN



UNIVERSIDAD
DE GRANADA

fundación FRANCISCO AYALA